

*Le Cercle de Marcel Proust II*. Sous la direction de JEAN-YVES TADIÉ. Paris, Honoré Champion, 2015. Un vol. de 216 p.

*Le Cercle de Marcel Proust II* vient compléter deux précédents ouvrages, *Proust et ses amis* (Gallimard, 2010) et *Le Cercle de Proust* (Champion 2013), tous publiés sous la direction de Jean-Yves Tadié et consacrés à des personnalités qui ont, de près ou de loin, connu l'écrivain dont ils ont provoqué la sympathie ou la curiosité intellectuelle. Pour Jean-Yves Tadié, le propos de ce nouveau recueil est d'évoquer des figures de la vie sociale, politique ou artistique internationale, qui ont, à des degrés divers, retenu l'attention de Proust et qui sont parfois aujourd'hui totalement méconnus. Cette résurgence d'individualités qui ont « jalonné la vie et la carrière de Proust » permet de contextualiser certains « faits » proustiens pour en pénétrer les arcanes et, par-delà, d'approfondir notre connaissance de la *Recherche*. C'est donc « un peu au hasard », comme en prévient Jean-Yves Tadié, pour des raisons de cohérence éditoriales avec les autres volumes qu'ont été choisis des artistes (peintre, écrivains, musiciens), des mondains, et un médecin.

Anne de Lacretelle ouvre le recueil avec la relation qu'entretint son père, Jacques de Lacretelle, avec Proust entre 1916 et 1922. Encore sous le choc de la découverte de *Du côté de chez Swann*, en 1913, le jeune homme, qui veut consacrer sa vie à la littérature, n'a de cesse de rencontrer l'écrivain. La vie mondaine du débutant intéresse Proust qui le confronte à son tiroir de photographies et le harcèle de questions, comme il le fait chaque fois qu'il en a l'occasion, pour compléter tel ou tel portrait, avant de le retrouver dans les salons que tous deux fréquentent vers 1918. Quand l'écrivain, malade, ne peut s'y rendre, Lacretelle lui en fait la chronique. Bibliophile passionné, il obtient en retour les dédicaces les plus riches que Proust ait jamais rédigées (avec celle à Mme Scheikévitch) dont la plus fameuse, en date du 20 avril 1918, reste celle des « clés ». Le futur auteur de *Silbermann* gagne en outre le parrainage de Proust à la NRF et son entrée en littérature.

Ruben Gallo présente ensuite Gabriel de Yturri, intime de Montesquiou que Proust rencontre chez Mme Lemaire en 1893 et dont il se sert pour aborder le comte. Il fait la connaissance de Reynaldo Hahn un an plus tard, et les deux couples se fréquentent. Jeune aventurier argentin d'origine très modeste, Gabriel Yturri a su intégrer les cercles mondains les plus fermés : Proust salue cette ascension dans son pastiche *Dans les Mémoires de Saint-Simon* publié d'abord dans *Le Figaro* du 18 janvier 1904 puis, profondément retravaillé et allongé en 1919. Le factotum du comte l'avait fasciné par sa pratique virtuose du mimétisme qui l'avait conduit à être un véritable double de son protecteur.

Puis c'est le critique littéraire Jacques Boulenger (orthographié curieusement dans le titre Boulanger) que Marie Miguet-Ollagnier s'attache à faire revivre. L'amitié entretenue avec Proust est surtout épistolaire, de 1919 à 1922, puisqu'ils ne se sont rencontrés qu'une fois. Mais leur correspondance témoigne d'intenses échanges à propos de l'article sur le style de Flaubert que le directeur de *L'Opinion* critique vertement, ou de la réception de la *Recherche*. Boulenger, qui défend Proust contre ceux qui le trouvent fastidieux, n'en pointe pas moins l'absence de composition du roman et une « langue toujours sans musique ». S'il revient plus tard sur ces accusations, sa présence à la tête d'un journal conservateur lui fera méjuger *Sodome et Gomorrhe* alors même que Proust avance « votre moralisme sera satisfait » dans les volumes suivants. Leurs échanges finissent sur ce malentendu engendré par les préjugés du critique.

Laurence Teyssandier s'intéresse ensuite à une personnalité aux antipodes de Proust, Léon Daudet. Introduit chez les Daudet par Reynaldo Hahn, dès 1894, Proust est plus proche de Lucien, par l'intermédiaire de qui il tente déjà d'obtenir de Léon la publication des *Portraits de musiciens* dans *La Nouvelle Revue*. Léon Daudet, antidreyfusard, antisémite, royaliste, mais membre de l'Académie Goncourt, défendra souvent et fermement Proust et les

artistes qu'il estime, jusqu'à Céline en 1932. Comme l'explique bien Laurence Teyssandier, « quand il s'agit de littérature », il dit « merde » à ses opinions politiques. L'estime et la reconnaissance de Proust, l'admiration sincère de Léon Daudet ont scellé une amitié chez deux hommes qui ont su passer par-dessus leurs convictions pour s'apprécier réellement. Cela n'empêchera pas Daudet de se vanter dans *L'Action Française*, le 22 octobre 1928, d'avoir brûlé « un peu plus de deux cents lettres » du « pauvre Marcel » au motif que sa correspondance reflétait bien peu son génie...

Au sulfureux homme de lettres succède une grande mondaine, la comtesse Greffulhe, inspiratrice, dès juillet 1893, de *L'Indifférent*, des *Plaisirs et les Jours* et du projet d'un roman par lettres à quatre voix avec Halévy, Gregh et Louis de la Salle. Luzius Keller voit dans le nom de l'héroïne proposé par Proust, Fréhel, une réduction de Greffulhe, comme il avait montré (dans *Proust sur les Alpes*, 2003), que les initiales laissées par Proust dans la cabane du Sassal Masone, A G, renvoyaient à Auber et à Greffulhe. La comtesse aurait provoqué d'emblée une rêverie sur le nom. Elle a par ailleurs fait l'objet d'un « salon » destiné au *Figaro* en 1902, article qui vient d'être retrouvé (Laure Hillerin, *La Comtesse Greffulhe*, Flammarion, 2015), ce que M. Keller ignorait en 2013. Mais de ce que son activisme wagnérien, ses relations et ses brillantes apparitions mondaines ont pu inspirer à l'auteur de la *Recherche*, « L'Elisabeth » qui assurait, via son secrétaire, l'écrivain qu'elle avait « la plus profonde admiration pour [son] talent » n'en saura rien, ne l'ayant jamais lu.

Annick Bouillaguet et Philippe Thiébaud reviennent en outre sur le cousin « hors du commun » de la comtesse, Robert de Montesquiou, que Proust a croisé très jeune chez Mme Straus avant de lui être présenté en 1893 et d'en faire, en 1905, « Un professeur de beauté », rendant hommage à son immense culture. Ont-ils pour autant été amis s'interroge Annick Bouillaguet ? Elle préfère parler de « deux esprits » en « communication ». Leur relation a duré jusqu'à la mort du comte et Proust, à ses débuts, a reconnu en lui un véritable mentor mondain et artistique. Les effusions de ses lettres en témoignent. Mais il appartenait au passé, tant pour son œuvre que pour son ethos et Proust relève, en 1921, « l'effroyable obscurité » où tombent les ouvrages du comte alors qu'émergent les siens. Philippe Thiébaud décrit par ailleurs un Montesquiou conférencier théâtral, doté d'une voix dont Proust a vanté les « tout-puissants accords », allusion habile qui flattait la propension du comte, si soucieux de son image, à s'inscrire dans la littérature française. Proust avait touché juste.

Figure de la littérature contemporaine de Proust, Colette fait également l'objet d'un article de Philippe Chardin. Malgré la brouille survenue dans le milieu Arman de Caillavet entre 1897 et 1913, Proust n'a jamais cessé de dire ses affinités avec une œuvre dont trois volumes retinrent particulièrement son attention : *Les Heures longues* (1917), *Mitsou* et *Chéri*, que Colette lui demande de relire sur épreuves tant elle lui marque de confiance admirative. Philippe Chardin expose les points communs entre leurs deux œuvres qui expliquent l'intérêt de Proust et avance qu'un « modèle ignoré » de Mme Verdurin, antisémite et dreyfusarde, bisexuelle qui plus est, pourrait bien être la femme de lettres pour laquelle, à la fin de sa vie, il éprouve des sentiments très affectueux et réciproques.

Plus contrastés furent les échanges « acerbes ou enchantés » qui lièrent Proust à son portraitiste, Jacques-Émile Blanche. Comme le rappelle Anne Simon, Proust et Blanche se connaissent depuis 1885, à Auteuil où les deux familles sont voisines. Si le peintre a voulu, dans les années trente, gommer leur proximité sociale en arguant de ce que Proust avait surtout évolué dans un monde cosmopolite « entre la bonne d'autrefois et la juive » et avait donc inventé le monde aristocratique qu'il n'avait jamais fréquenté, leurs parcours sont parallèles, de Condorcet aux salons mondains, et quand il lui dédie, en 1919, ses *Propos de peintre. De David à Degas*, c'est « en souvenir de leur jeunesse ». L'Affaire Dreyfus les sépare durablement mais non complètement, et ils se retrouvent en 1913 à l'inauguration du Théâtre des Champs-Élysées. Outre le portrait de 1892, auquel l'écrivain confère une valeur

iconique de diffusion de l'image de l'écrivain, Blanche a laissé de nombreuses descriptions écrites de Proust et de belles critiques de ses livres ; en retour, l'écrivain rédige à son intention une préface et ne marchandant pas ses conseils, ses remarques parfois vigoureuses : leur correspondance, reprise activement après 1913, indique « un dialogue esthétique vivant dont il importe qu'il ne débouche pas toujours sur un accord réciproque », souligne Anne Simon.

Au peintre succède un musicien, Camille Saint-Saëns, qui accompagne toute la vie créatrice de Proust, de 1895 à 1919, et pour qui il passe de l'adulation au rejet. Laetitia Le Guay-Brancovan souligne à juste titre qu'il n'y a pas eu à proprement parler de relations entre les deux artistes même après les deux articles de 1895 qui célèbrent de façon dithyrambique le musicien. Il faudrait sans doute rappeler que Proust n'était, aux yeux du musicien, qu'un « littérateur » qui se piquait, sans compétences réelles, de parler de musique. Représentant la musique « médiocre » et surtout de plus en plus démodée face au modèle qu'il cherche pour Vinteuil, Proust ne cessera de s'éloigner de l'auteur d'*Henry VIII* pour des compositeurs plus modernes comme Debussy. Notons cependant que ce n'est pas en 1902, comme indiqué, mais en 1911, donc assez tardivement, que Proust écoute *Pelléas* au théâtrophone. Mais Proust, avec sa prescience de critique, avait su retenir pour son travail, dans toute l'œuvre du musicien, la *Sonate opus 75*, sa partition la plus aboutie.

Retour à un autre modèle dépassé avec Anatole France. Admirateur d'abord éperdu, Proust voit en l'auteur du *Lys rouge* un initiateur à la mondanité et un professeur de style à la modernité classique. Than Van Thon That s'attache aux avatars de France, figure de passeur, dans *Jean Santeuil* puis dans la *Recherche* mais surtout à sa mise en scène dans la décevante confrontation entre l'homme et l'œuvre qui sera la grande leçon qu'indirectement France a donnée à Proust : la vérité est dans le style. Puis, comme Saint-Saëns, mais de façon plus spectaculaire, il enterre l'artiste d'une époque révolue.

Cette époque revit cependant encore à travers les documents de la Fondazione Primoli de Rome grâce auxquels Alberto Beretta Anguissola met en lumière cette autre figure de passeur entre la France et l'Italie, ami plus âgé de Proust, le comte Giuseppe Primoli, dit « Gégé ». Ils se rencontrent vers 1890, dans les salons de la tante du comte, la princesse Mathilde et de Mme Straus où le comte remarque le jeune homme. Personnage du Second Empire, son journal inédit ne mentionne plus l'écrivain après 1900 et encore moins après la parution des premiers volumes de la *Recherche*. Alberto Beretta Anguissola avance que le comte était sans doute choqué de l'omniprésence de l'homosexualité dans le roman. Fut-il lui-même du « côté de Sodome » ? Beaucoup de rumeurs ont couru sur ce célibataire mais aucune preuve n'a été avancée. Passionnés de photographie, pris d'un amour filial dévorant, le comte et Proust ont bien des points communs. Ils s'écrivent, et la Fondazione conserve huit lettres écrites entre 1903 et 1914 dont la plus intéressante date de 1912. Désireux d'attirer Proust à Rome, Primoli lui écrit une phrase que Proust reprend dans sa réponse parce qu'elle faisait écho à son œuvre : « le clocher de mon village, c'est la coupole de St-Pierre. » Par ailleurs, le journal du comte contient beaucoup de portraits de personnalités qui ont été utilisées par Proust, au premier rang desquelles la comtesse Greffulhe.

La récente découverte de livres dédiés par Proust au docteur Sollier permet d'aborder différemment la relation entre l'écrivain et son psychothérapeute, affirme Edward Bizub. Après avoir longtemps hésité entre plusieurs praticiens, et convaincu que son asthme nécessite un traitement psychique, Proust entre en cure dans le sanatorium de Boulogne-sur-Seine en décembre 1905. Le docteur Sollier, successeur de Charcot, est un grand spécialiste de la mémoire (*Les Troubles de la mémoire*, 1892), ce qui a peut-être orienté le choix de l'écrivain. Sollier lui offre son ouvrage suivant, *Le problème de la mémoire*, au Noël qui suit, tandis que Proust lui fait cadeau des *Plaisirs et les Jours*. Dans le Carnet 1, en 1908, la première évocation du souvenir involontaire et de l'ivresse qu'il génère est associée à « Sollier ». En effet, le médecin préconise les sensations pour réveiller le moi profond qui recèle l'inconscient

hystérique du malade. On mesure combien la *Recherche* est redevable à ces théories mais on ne sait si le psychothérapeute, pourtant passionné par le travail des écrivains, a lu le roman.

Enfin, Anne Penesco conclut le recueil avec un musicien, qui, sans être véritablement « ami » avec Proust, a beaucoup compté pour lui, Gabriel Fauré. On ne possède en effet qu'une seule lettre entre les deux hommes, écrite vers 1897, où l'écrivain assure : « je connais votre œuvre à écrire un volume de trois cents pages dessus. » En effet, entre 1892 et 1921, Proust cite constamment les œuvres de Fauré, mélodies et musique de chambre mais jamais les œuvres théâtrales ou orchestrales, à l'exception de la *Pavane*, assure Anne Penesco. Ce sont en outre les œuvres des années 1875-1879, la *1<sup>ère</sup> Sonate pour piano et violon*, le *1<sup>er</sup> Quatuor pour piano et cordes* et la *Ballade pour piano* qui servent « peu ou prou » de référence pour les partitions de Vinteuil : Proust a bien su reconnaître, dans ces chefs-d'œuvre de jeunesse, les « constantes de l'esthétique faurénne » avec la prescience qu'il possède en matière de musique. Anne Penesco montre en outre le rapprochement possible entre les deux artistes dans leur manière de travailler. Fauré est lui aussi un artiste de la synthèse entre deux courants antinomiques, le romantisme allemand et le « renouveau français ». Mais, comme Proust, il croit « qu'un musicien véritablement doué fait de la musique sans nationalité »<sup>1</sup>. Volontiers pasticheur de Wagner pour fuir l'influence trop prégnante du maître de Bayreuth, il a compris, comme Vinteuil, que l'avenir est à la musique « pure » et non à l'orchestration qu'il a tendance à trouver toujours trop spectaculaire. *In fine*, Anne Penesco montre bien comment l'écriture de la phrase musicale chez Proust, par courbes et « arabesques sinueuses », correspond étroitement au mode de composition fauréen.

C'est sur cette « gémellité » de deux « œuvres entrant en résonance », selon les termes d'Anne Penesco, que se referme un recueil riche d'échos venus de ceux qui, s'ils ne furent pas toujours des proches de Proust, ont largement contribué, à des degrés divers, à nourrir son œuvre.

CÉCILE LEBLANC

---

1. Lettre à Paul Poujaud [3 septembre 1885], citée par Jean-Michel Nectoux, *Fauré, Corr.*, p. 125.